

m'avez tout pris: l'amour, la beauté des lendemains, vous avez tout fracassé [...] je suis là, je suis là, je suis là. Est-ce que tu m'entends, papa? Je ne suis pas une petite chose».

Yvan Cliché

**Patrice Desbiens**  
**VALLÉE DES CICATRICES**

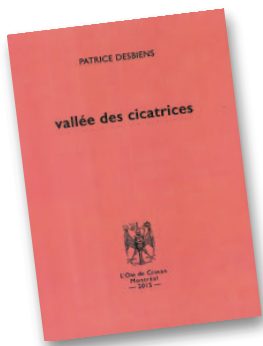
L'Oie de Cravan, Montréal, 2015, 57 p.; 16\$

Un nouveau recueil de Patrice Desbiens, c'est toujours une sorte d'événement. On ne se lasse pas de cette curieuse poésie très prosaïque, où le poète circule comme en marge des choses, dans un univers où la plus grande épreuve reste

celle du réel. Sans doute Dieu est-il ici «un tueur en série» et le cellulaire s'ouvre-t-il avec «un dé clic de canif», mais rien n'est véritablement menaçant, car le poète a vite fait de désamorcer ces images par la banalité métaphorique des situations. Comme si on s'absentait du monde, à la manière du poète qui «ferme chaque œil comme / un petit cercueil» et fait semblant de dormir «quelque part dans / la vie après la mort». Le réel est au mieux un décor occupé

par les itinérants, au pire un monde qui s'amuse sans nous, comme les acteurs sur une scène de théâtre: «[C]ouché sur le dos / comme une tortue / je regarde les étoiles / qui s'excitent». Et ce qui inspire l'horreur, ce n'est que Stephen Harper jouant du piano: «[O]n le voit qui joue / dans la grande fenêtre / du p'tit bar et / c'est plus épouvantable / qu'un film de / stephen king ». Heureusement, il est tenu à distance.

Ce qui finalement est bien réel, et dominant, c'est l'émotion, la fragilité, la dérision, la détresse habituelles de Desbiens, tout ce qui a fait sa marque et qu'on retrouve au petit bonheur des images et des jeux de mots. On reconnaît sa signature entre mille, on retrouve des tics ou des manières d'œuvres antérieures, depuis le poète qui danse avec son ombre jusqu'à cette remarquable économie amoureuse qui caractérisait tout un recueil comme *Grosse guitare rouge*: «[Q]uelque chose me / glisse de l'esprit / tout // le long de / la jambe / et // le long / des rues / jusqu'à // toi». On y retrouve aussi certaines facilités un peu déroutantes, comme il y en a parfois chez Desbiens. Mais des poèmes comme «Le vent dans le dos», «Petite rose des banlieues» ou «Elle et sa



sorte» sont de très belles pièces dont le rythme et les images rappellent les grandes années sudburoises.

François Ouellet

**Julie Bouchard**  
**NUAGEUX DANS L'ENSEMBLE**

Pleine lune, Lachine, 2015, 146 p.; 20,95\$

Le premier livre de Julie Bouchard porte un magnifique titre: *Nuageux dans l'ensemble*. Il est vrai que les neuf courts textes qui composent ce recueil de nouvelles présentent des portraits d'hommes et de femmes, souvent de couples, qui ne se portent pas très bien. Le sujet n'est pas neuf, mais la nouvelliste remporte souvent son pari: créer des atmosphères uniques qui nous entraînent de la familiarité à l'angoisse, quand ce n'est directement vers l'horreur.

Si certains archétypes de drames familiaux font leur chemin dans le recueil, c'est cependant quand elle maintient ses récits dans les demi-teintes que Julie Bouchard frappe le plus juste. La rencontre manquée dans «Nous n'aurons pas besoin d'aide» devient prétexte à des portraits ciselés de trois protagonistes de grand âge. Le détachement de Sylvia dans le premier texte du recueil frappe aussi le lecteur, le laissant sur un sentiment d'inachevé qui n'a rien de regrettable. Très souvent, comme dans la nouvelle «Ma sombre robe de mariée», les images font mouche: «Derrière moi, quatre bouquetières tenaient ma traîne, soulevaient mon voile, m'aidaient à me déplacer dans cette robe imposante comme un surplus de joie».

Le texte conclusif, «(Ne plus) pleurer pour les garçons», insiste peut-être trop sur l'évidente cohérence du recueil en s'appuyant sur les protagonistes des histoires précédentes: «Je porte maintenant le nom de toutes celles

qui ont souffert avant moi, je suis Sylvia, je suis Joyce, je suis Patti, je suis Liliane, je suis Julia». Ce récit à la deuxième personne, lettre désespérée à celui qui nous abandonne, n'a pas la force d'évocation des huit histoires précédentes malgré sa tentative de réunir des destins de femmes trompées, oubliées ou déçues. La coda convoque un certain lyrisme plus conventionnel qui est habilement évité ailleurs. Mais la force des portraits dressés dans le reste de l'ouvrage nous accompagne plus longtemps que cette déception.

Catherine Voyer-Léger

